

«Les Cahiers dessinés» sortent une nouvelle édition d'un beau livre écrit par Patrick Martinat et consacré au dessinateur né en 1913, mort en 1978 assassiné à Bourges. Adeptes du vêtement féminin au quotidien, producteur d'autoportraits photographiques en série, il fut une figure de marginalité flamboyante.



Marcel Bascoulard aux Gargaudières, lieu-dit où il vivait, en 1971. (Les cahiers dessinés)

Derniers mots de la dernière lettre, elle est datée du 28 octobre 1938. «Ces mois derniers sont une rude épreuve pour moi ; il faut même se priver du nécessaire. Enfin ! J'ai des chagrins de famille, et pourtant, je crois voir pointer une aube meilleure en cet an 39. J'ai encore un peu de travail, santé assez bonne. Je dois pouvoir me rétablir, augmenter les prix qui doivent suivre le coût de l'existence. On se plaît à le répéter : plaie d'argent n'est pas mortelle. Soyons poètes !» Marcel Bascoulard a 26 ans. Il écrit à son «mémaître», Joseph de La Nézière, un

peintre-affichiste reconnu et presque un père de substitution.

Ces dix-neuf lettres de jeunesse ont été retrouvées récemment au fond d'un tiroir par un des descendants de Joseph de La Nézière. Elles viennent augmenter la première édition du beau livre publié en 2014 par les Cahiers dessinés et peaufiner la biographie de ce personnage fascinant sur lequel Patrick Martinat, ancien journaliste du Berry républicain, a longuement enquêté. Elles s'étalent sur quatre ans, entre le 27 mars 1934 et octobre 1938. L'artiste en herbe parle de sa vie quotidienne, du tableau qu'il a vendu 20 francs au curé de Saint-Henri («J'ai tenu compte de sa pauvreté et du mal [qu'il] se donnait pour édifier son église»), des visites à son petit frère Roger à Saint-Florent-sur-Cher, du souci pour sa sœur aînée Marie-Julie enfermée dans un asile à Vesoul, de ses trajets en tricycle...

Ces très longues missives à l'écriture régulière et penchée, respectueuses et avides de conseils, sont entrecoupées de croquis de la rue Mirebeau ou de la cathédrale et de nombreux projets d'esquisses. Marcel Bascoulard rêve de quitter Bourges, peut-être pour Paris où son maître l'incite à venir. Il y vient, en novembre 1937, loge à l'hôtel du Pont de Flandre, dans le XIXe. L'Exposition internationale des arts et techniques de Paris compte quelques-uns de ses dessins grâce à l'entremise de l'architecte Marcel Pinon, enseignant aux Beaux-Arts de Bourges, qui l'a repéré.

Libération / 9 juin 2023
Culture & Arts

Marcel Bascoulard, étoile vagabonde / par Frédérique Roussel



Marcel Bascoulard, *La cathédrale de nuit*, 1959, encre et lavis (Les Cahiers dessinés)

Lui qui sera bien vite de retour de «la Ville lumière qui est toutefois fort ténébreuse» envoie à Marcel Pinon une carte postale le 18 novembre 1937 : «M. de La Nézière ne peut pas être plus gentil à mon égard. Alors, pourquoi revenir si vite dans ce Bourges où tout n'est pour moi qu'ennui et lassitude ? Je compte partir pour Troyes et Sézanne en fin de semaine.» Il continuera pourtant à croquer obsessionnellement la ville du Cher dans tous ses recoins, adossé à un mur ou accroupi devant une porte, à commencer par le quartier d'Avaricum, centre historique gallo-romain en déliquescence quand il l'habita pendant une quinzaine d'années. «Il s'y infiltra d'abord comme un ver dans la pomme, puis comme une caméra laser explorant un organe malade», écrit Patrick Martinat. Pas âme qui vive sur ses gouaches puis sur ses lavis, monuments et devantures finement reproduits, paysages et scènes de gare où aimait traîner ce fétichiste des locomotives à vapeur. Son style évolue au fil des années. Couleur puis encre, figuration, puis «période blanche» quand la lumière surexpose les traits, jusqu'à l'abstraction de ses dernières années, qui ne plaisait pas, à part à Jean-Claude

Leboeuf, le boucher de la rue Mirebeau avec qui il avait noué des liens et qui l'appelait «Monsieur Bascoulard». «Il n'y a pas d'erreur, c'est l'encre de Chine et la craie qui me donnent les meilleurs résultats et je crois bien en faire en continuant de travailler avec ce procédé», écrit-il encore le 8 juin 1935 à Joseph de La Nézière. Bascoulard ne quittera jamais Bourges, ombre déambulante des décennies durant. Trois jours après sa dernière lettre, son maître s'embarque à bord du Sagittaire pour New York pour l'Exposition universelle où il avait décoré le pavillon de la France d'outre-mer, il mourra à Casablanca en avril 1944. Sans qu'ils se soient revus.

Logement dans une cabane de jardinier

Dans cette dernière phrase d'octobre 1938, on y lit rétrospectivement en condensé une partie du destin de cette figure excentrique. Ces «chagrins de famille» par exemple, sont voilés de pudeur alors qu'ils sont nés du drame. Né le 10 février 1913 à Vallenay dans le Cher (on vient de fêter le 110^e anniversaire de sa naissance, une gerbe a été déposée ce jour-là sur sa tombe au cimetière Saint-Lazare par l'association Souvenir Marcel Bascoulard fondée en 1998), Marcel a 19 ans, le 25 septembre 1932, quand sa mère Marguerite tue son père Léon d'un coup de revolver dans le dos alors qu'il lisait son journal. Le maçon se lève et s'effondre sur le seuil de leur logis de Saint-Florent-sur-Cher. «La vie avec mon mari était devenue impossible», dira-t-elle. La mère fut internée à Bourges, à l'hôpital psychiatrique de Beauregard, son fils dévoué et aimant se rapprocha d'elle. Elle devait mourir à Limoges

Libération / 9 juin 2023
Culture & Arts

Marcel Bascoulard, étoile vagabonde / par Frédérique Roussel
GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com

le 1er juin 1944 après l'évacuation de l'établissement.

C'est peu après son retour de Paris que Patrick Martinat date la bascule de Bascoulard. «Que s'est-il donc passé entre son bref séjour parisien et son retour à Bourges, le 22 décembre 1937 ? Comment est-il devenu si vite ce marginal indémodable, auquel Pinon procura un logement dans une cabane de jardinier construite dans son parc de La Taupinière ?» Sur une photo de l'époque, on le voit vêtu d'une interminable blouse grise, carton à dessin et crayon en mains. Cette silhouette longiligne préfigure celle des longues tenues féminines. Une hypothèse sur ce choix d'une vie de marginal, citée dans Bascoulard, dessinateur virtuose, clochard magnifique, femme inventée, a été avancée par la sociologue de l'art Isabelle Papieau : «Bascoulard a pu se trouver dans une démarche non seulement d'identification à la mère, mais aussi de désappropriation d'une culture de la famille qui passe inévitablement par le décor, le cadre domestique d'un



Au milieu de la guerre, Bascoulard adopte le vêtement féminin au quotidien. Il documente cette mue par des autoportraits pris à toutes les époques, de 1942 à sa mort en 1978. (Les cahiers dessinés)

intérieur dont il refusa l'idée.»

Au milieu de la guerre, Bascoulard adopte le vêtement féminin au quotidien. Il réalise lui-même les patrons, choisit ses tissus, les fait confectionner par ses couturières berruyères attirées. En 1942, il fait scandale en déambulant rue Bourbonnoux en robe rose à crinoline, avec dans le dos écrit sur un écriteau : «J'emmerde la société.» A plusieurs reprises, il sera interpellé par l'occupant allemand et, après guerre, par la police pour son «indécence». C'est sans doute la facette la plus spectaculaire du personnage, d'autant qu'il documente cette mue par des autoportraits pris à toutes les époques, de 1942 à sa mort en 1978. «Les tenues évoluent avec les années, dit Patrick Martinat, comme si son double féminin vieillissait avec lui» : crinoline de jeune fille, puis tenues de ménagère et de femme mûre avec chapeau à voilette, col de renard et sac à main. Avec son appareil photo à soufflet et un mécanisme de retardateur, il se saisit dans des poses en pied, le visage figé, sans un sourire, totalement neutre. Parfois avec un miroir brisé entre les doigts. Une forme d'innocence brute s'en dégage. «En cela Marcel Bascoulard est, peut-être, un précurseur des selfies», lit-on dans le hors-série publié par le Berry républicain qui avait lancé un appel à ceux qui avaient des souvenirs et des anecdotes sur le «Diogène d'Avaricum» (1). Il demande aussi à ce qu'on le prenne en photo en échange de dessins. «Ce n'était pas un exhibitionniste, dit encore Patrick Martinat. Il se faisait photographe dans une arrière-cour, une ruelle. Et il notait toutes les dates de ses poses.»

Libération / 9 juin 2023
Culture & Arts

Marcel Bascoulard, étoile vagabonde / par Frédérique Roussel
GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com

àA la fondation Pinault à Venise en 2018

Pourquoi ces atours ? «Si je me promène en tenue féminine, c'est que j'est me [sic] cette tenue plus esthétique, écrit Bascoulard. Pour les besoins de l'art, lorsque je revêts la tenue féminine, je prends avec moi mon appareil photographique et fais des clichés de moi-même par des gens de connaissance. C'est depuis la fin 1942 que j'utilise de temps à autre des costumes féminins pour me promener à Bourges. Lecture faire, persiste et signe.» Ses tirages, il les offre comme des cartes de visite, avec parfois des textes humoristiques ou des listes de courses au dos. De nombreux habitants en possédaient chez eux, oubliés dans un tiroir. Aujourd'hui, ils font le miel de collectionneurs. Après la sortie du premier Cahiers dessinés, une exposition à la Halle Saint-Pierre, à Paris, en février 2015 suscite un engouement au-delà de sa région d'origine. Des Bascoulard apparaissent ensuite dans des expositions monographiques ou collectives, à la galerie Gaillard en 2016, à la fondation Pinault à Venise en 2018, puis à Photo Brut aux Rencontres de la photographie d'Arles en 2019, à la première édition du Festival du dessin à Arles fin avril, mais aussi à Cologne ou à New York. Sa cote grimpe, surtout celle des autoportraits.

En mars 2018, on relève qu'une photo couleur a été adjugée 14375 euros à la salle des ventes Jacques-Cœur à Bourges, quand ses tirages ne dépassaient pas 50 euros trois ans plus tôt. Moins convoités, les lettres et les dessins qui émergent au fil du temps, s'emportent entre 1000 et

parfois jusqu'à 6000 euros. Un paradoxe au regard de l'existence de clochard qu'il a menée, tirant de-ci de-là quelques billets pour ses dessins, de quoi s'acheter du lait pour lui et ses chats. Dans sa lettre à «Mémaître» du 29 novembre 1937, alors qu'il ne s'est pas encore installé dans la marginalité, il écrit : «Heureusement que je ne suis pas Harpagon, que je n'attache pas à l'argent son importance, car je ne me ferais pas beau dans une telle situation. Je me dis que l'argent ne fait pas le bonheur, il est peut-être la cause de tant de vices de notre société d'après-guerre, avide de bien-être matériel et que pourvu qu'on arrive à couvrir ses besoins journaliers, cela doit suffire. Je serais bien en peine de vous dire ce que me rapporte par mois le dessin, mais comme vous le pensez, le salaire n'est pas monstrueux et illicite.»

Cette histoire de drame familial et de clochardise céleste s'achève en mauvais scénario policier. Au début des années 60, Marcel Bascoulard déménage d'Avaricum en pleine rénovation, et se fixe sur le terrain d'Antoine Godon à Asnières, au nord de Bourges. Pour tout toit, il a customisé la carcasse d'un vieux camion GMC. Il accomplit en quelque sorte un vœu formulé vingt ans plus tôt à son «Maître», en février 1938 : «Je ne sais pas si je changerai d'avis, mais ce serait dans les champs au nord de Bourges que je construirais ou transporterai mon domicile en planches.» Entretemps, le jeune dessinateur bûcheur est devenu une figure familière de la ville, en robe ou en haillons, pouilleux et gribouillant, au point de servir de personnage fictif à Henri Gillet, un professeur de lettres

Libération / 9 juin 2023
Culture & Arts

Marcel Bascoulard, étoile vagabonde / par Frédérique Roussel
GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegailard.com

du lycée Alain-Fournier. En fouillant dans les archives municipales, Patrick Martinat a retrouvé son tapuscrit de 1971. Bascoulard avait servi à broser le premier suspect d'un meurtre commis à l'endroit où Marcel Bascoulard lui-même serait assassiné six ans plus tard, le 12 janvier 1978. Tout ça pour sa cassette, lui qui n'était pas Harpagon, mais qui s'était vanté au micro de RTL d'être «archimilliardaire». Bourges se cotisa, l'enterra en grande pompe, sa postérité ne faisait que commencer.

Libération / 9 juin 2023
Culture & Arts

Marcel Bascoulard, étoile vagabonde / par Frédérique Roussel

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD

www.galeriegaillard.com